

A painting of a man sitting on a log in a forest with autumn foliage. The man is wearing a dark jacket and a cap, and is looking down at a book or document he is holding. The forest is filled with trees with yellow and orange leaves, and the ground is covered in fallen leaves. The overall scene is peaceful and contemplative.

Patrick Scheyder

# Des arbres à défendre !

George Sand et Théodore Rousseau  
en lutte pour la forêt de Fontainebleau  
(1830-1880)

Le Pommier

Des arbres à défendre!

© Éditions Le Pommier / Humensis, avril 2022

Tous droits réservés

ISBN: 978-2-7465-2502-3

Dépôt légal – 1<sup>re</sup> édition: 2022, avril

170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

Patrick Scheyder

# Des arbres à défendre !

George Sand et Théodore Rousseau  
en lutte pour la forêt  
de Fontainebleau (1830-1880)

Le Pommier



# Introduction

Écoutons ce groupe de trentenaires : « Ils coupent encore des vieux chênes, là-bas du côté du Bas-Bréau ! La nature est méconnaissable. Oui, il faut que ça cesse. En plus, ils plantent des pins minables à la place. Droits comme des piquets ! » « Ouais, sans respect ni regret, dit l'autre. C'est tout notre patrimoine qui part comme ça, en fumée. Eh, Théodore ! Tu en dis quoi, toi ; que peut-on faire ? » « Les amis, il n'y a pas trente-six solutions. Il faut alerter les journalistes, faire du foin si on veut se faire entendre. Occuper le terrain, et résister, les amis. Résister. Écrire, dénoncer, peindre ces arbres magnifiques, tous ces innocents qu'on massacre. Faisons plier les politiques, et gagnons la bataille de l'opinion. » De nos jours, on appelle cela « faire du lobbying ».

À la fraîche autour d'un feu, d'une ZAD de 2022 à celle de Fontainebleau en 1840, ce sont exactement les mêmes mots. La joie de vivre, la défense de la nature, de l'arbre, du milieu naturel. Sa beauté, mais aussi la rapacité des promoteurs. La faiblesse et les inconséquences de l'État. L'appétit pour l'argent facile au détriment de l'humain et

de la terre. La sobriété heureuse avant l'heure, ces peintres trentenaires (le peintre Théodore Rousseau est le meneur du groupe) l'ont vécue en forêt de Fontainebleau. Là, à quelques encablures de Paris, dans le hameau de Barbizon, à l'orée de la forêt, ils fuient la pollution, le bruit, les épidémies de choléra, et quittent la ville pour peindre la forêt. Comme certains néoruraux actuels, ils combattent intensément pour la préservation de l'espace naturel. Ces jeunes peintres vivent en communauté, dans de fréquents allers et retours entre espoir, enthousiasme et lutte. Amitié et déprime. Au rythme des victoires et des échecs. Ce sera – au bout de longues années – une réussite éclatante : la préservation pour les générations à venir d'une forêt vivante.

Les lutteurs de 2022 peuvent se réclamer de ces grands précurseurs. Les jeunes d'aujourd'hui ne sont pas les seuls, ni les premiers, à défendre la nature au long cours. Car le court-termisme – néolibéral, monarchique ou républicain –, voilà le penchant de tout État pressé d'encaisser ou inquiet de répondre aux sollicitations des investisseurs.

À Fontainebleau, tout a commencé il y a cent quatre-vingts ans. L'expansion de la révolution industrielle – dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle – semble inéluctable. Tout doit plier devant la nécessité économique, le rendement immédiat. Ces jeunes peintres – installés à l'auberge Ganne de Barbizon – se lèvent alors. Car ce sont les premiers artistes à peindre en plein air, avant les impressionnistes. Les arbres ? Ce sont leurs sujets d'étude. Fini, le pinceau académique. Fini, la peinture héroïque, figée ou grandiloquente. Fini, les postures guindées, les portraits d'empereurs ! Ils veulent peindre la beauté simple et profonde de la nature : le paysage.

À contre-courant de l'administration forestière qui coupe sans discernement, ils luttent pour préserver ces arbres qui les inspirent. Mais face à l'État, ils sont démunis, tout comme maintenant. Ce qu'ils opposent ? Une pensée différente. L'arbre d'abord considéré comme un être vivant. La nature vue comme un organisme, et non comme un banal matériau négociable. Avec pour seules armes un idéal, des pinceaux, de simples tableaux, mais aussi de solides convictions, leur activisme change le cours de l'histoire. Ils inventent la notion de préservation du patrimoine végétal. Fontainebleau devient ainsi le premier espace naturel préservé au monde dès 1861, avant le parc national de Yellowstone aux États-Unis (1872).

Quelques années plus tard, la célèbre George Sand – fine connaisseuse de Fontainebleau – ira plus loin. C'est elle qui a mis au goût du jour la forêt, par un article élogieux sur le roman *Oberman* de Senancour en 1833. Ce roman, une ode aux espaces sauvages et aux rêveurs solitaires, se déroule pour partie à Fontainebleau. Sand va reprendre les critères de la beauté végétale défendus par les peintres, mais elle y ajoute les arguments majeurs de l'écologie (le terme a été créé par Haeckel, un disciple de Darwin, en 1866). Dans un texte incroyable, paru dans le journal *Le Temps* en 1872, elle déroule un manifeste. Sur douze pages, elle dénonce les méfaits de la déforestation, l'assèchement de la terre par la faute de l'humain. Elle évoque déjà la forêt vierge qu'on surexploite, l'épuisement prévisible de toutes ressources naturelles (bois, charbon). Elle anticipe même sur la géo-ingénierie – soit la modification artificielle du climat par l'humain – au bénéfice des riches. Elle appelle enfin à se lever collectivement contre ce qu'elle nomme « des



mesures d'abrutissement et d'insanité». Soit la déforestation au détriment de la vie. Cet écrit fondateur est le premier texte consciemment écologique en France.

Il anticipe aussi sur les revendications écoféministes qui associent – tout comme George Sand – la domination de l'homme sur la femme aux effets néfastes de la domination de l'humain sur la terre.

À l'heure où les générations se mobilisent pour sauver le climat et la vie, il est essentiel d'en appeler à l'histoire. Sortir de l'écologie vécue comme une nouveauté anxio-gène, pour rentrer dans l'ère d'une écologie raisonnée. Trop souvent, l'écologie est vécue en une dimension, celle de la dictature du présent. Nous pensons qu'il faut enrichir cette perception, et développer une écologie en trois dimensions ! Passé, présent et avenir doivent s'associer pour créer une vision en perspective. L'histoire est capitale dans cette perception, qui permet de se situer dans le temps, de considérer le présent à la lumière de ce qui nous a précédés. L'histoire nous permet enfin d'imaginer l'avenir avec plus de force. Connaître nos origines est un avantage majeur pour choisir notre chemin de vie personnel. Or l'écologie peut se réclamer à juste titre de son histoire, avec de profondes racines : Sand, mais aussi Hugo, Michelet et avant eux, Jean-Jacques Rousseau, La Fontaine, Montaigne ou Léonard de Vinci ont œuvré en faveur d'une harmonie entre l'humain et la nature

L'écologie fait donc partie intégrante de notre culture ! Mais on ne nous l'a pas dit... Il est plus aisé d'imaginer George Sand fumer le cigare et porter le pantalon que de voir aussi en elle une pionnière de l'écologie. Et pourtant...

Ce livre dévoile un récit parmi bien d'autres à découvrir. Son but est d'inspirer une écologie culturelle, forte de son passé et riche de son avenir. Les jeunes générations se sentent parfois très seules pour relever la Terre. Des récits fondateurs, qui nourrissent l'imaginaire des générations, sont alors indispensables pour inspirer le présent et désirer le futur. Car la société s'imagine autant qu'elle se bâtit. L'histoire des rois, des croyances ou des coutumes vieillit bien plus vite que celle de la nature. Or, la nature préserve la vie de tous, sans quoi les faits d'armes, de fastes ou de conquêtes, les idéaux même n'existeraient pas.

Le débat scientifique et politique ne se suffit pas. Il doit se renforcer d'un substrat culturel, d'un récit, d'une connaissance et de l'innovation qui en découlent, indispensables à sa solidité. Aucun projet de société ne peut s'en dispenser. L'écologie – et l'exemple de Fontainebleau en est l'illustration éclatante – gagnera à sortir du corpus exclusif des techniciens et des convaincus. Car toute bataille est à la fois culturelle et idéologique; c'est ce qu'ont compris les trentenaires des années 1830-1840, quand les peintres et les écrivains ont gagné leur combat pour la forêt, alors que les scientifiques étaient finalement inaudibles. C'est une leçon à méditer pour élaborer une synthèse, combinant l'activisme, la sensibilité, la décision politique et la promesse d'une vie meilleure. Une société n'est pas qu'économie et politique: elle est aussi faite d'espoir. Dès lors l'écologie, tout comme la République, n'est pas que lois et prescriptions. Ce sont aussi les rêves, les aspirations qui les accompagnent et les nourrissent.

Aujourd'hui, les plus jeunes et les anciens tiennent un même discours sur l'écologie. De la jeune Greta Thunberg

aux vieux sages comme le cacique Raoni en Amazonie, ils trouveront dans le récit de Fontainebleau de fiers antécédents. Ni doux ni vains rêveurs, ces activistes écologistes s'inscrivent au contraire dans une lignée positive de la culture humaine : construire avec la nature, et non contre elle.

## CHAPITRE PREMIER

# Les débuts

OÙ COMMENT UN ROMAN DEVIENT LE MANIFESTE  
DE TOUTE UNE GÉNÉRATION QUI,  
ADOPTANT LES DOUTES, LES RÉVOLTES ET  
LA NOSTALGIE DE SON AUTEUR, VA HISSER  
LA FORÊT DE FONTAINEBLEAU – OBJET FURTIF  
DE CES RÊVERIES – AU RANG D'ICÔNE NATURELLE

### Un peu d'histoire

Dès 1137, une forteresse médiévale est mentionnée à Fontainebleau – lieu de prédilection du roi Louis VII. Pour les besoins de la chasse à courre, le château est entouré d'une vaste forêt. Au Moyen Âge, la forêt est perçue comme hostile. Refuge du sauvage, lieu peuplé de fantômes, abri des âmes égarées ou des brigands. En 1527, François I<sup>er</sup> fait démolir la résidence fortifiée. Il n'en conserve que le donjon et fait édifier le palais de Fontainebleau. Les plus grands artistes italiens viennent y créer peintures et décors : le Primatice, le Rosso. Léonard de Vinci, protégé du roi

François, n'est jamais venu à Fontainebleau, mais le roi fait accrocher aux murs de l'appartement des bains sa *Léda et le cygne*. De cette Renaissance féconde naît l'école de Fontainebleau, soit l'excellence des arts décoratifs. Heureuse coïncidence puisque, trois cents ans plus tard, ce sont des peintres qui sauveront la forêt de l'abattage.

Au fil du temps, le palais de Fontainebleau devient ce que Napoléon I<sup>er</sup> a appelé « la maison des siècles », un résumé fastueux et intime de la monarchie. Loin de l'urbanisme ordonné de Versailles, *showroom* du luxe français, le palais de Fontainebleau s'agrandit au gré de la fantaisie des monarques. Parfois régulier, parfois sans ordre, il assemble des influences surprenantes. Est-ce la proximité des bois sauvages qui inspire cette diversité ? François I<sup>er</sup> ordonne plusieurs réformations de protection de la forêt (1528-1540 et 1547). Henri IV crée le grand canal en 1589 ; Louis XIV et son jardinier Le Nôtre font communiquer les espaces. Les murs intérieurs du parc tombent. La perspective se dégage alors, vers un infini grandiose et rêveur, bordé d'une forêt luxuriante.

## **Naissance d'un symbole : la forêt de Fontainebleau**

1804 sonne la fin de la I<sup>re</sup> République. Bonaparte réaménage en dix-neuf jours (et à grands frais) le palais de Fontainebleau pour accueillir le pape, qui le couronnera bientôt empereur. Napoléon I<sup>er</sup> rétablit l'étiquette de cour. Il aménage une salle du trône, la seule subsistant en France à ce jour. L'empereur crée, enfin, un jardin anglais dans

l'enceinte du parc. Mais il est déçu : ces petits canaux, ces collines artificielles, ces chemins mesquins lui ont coûté si cher... Il apprécie bien davantage le vieux château dans sa forêt. « Les monuments des siècles ont la couleur et la forme du temps », dit-il à l'architecte Fontaine. Et d'ajouter : « Mon jardin anglais, c'est la forêt de Fontainebleau, et je n'en veux pas d'autre. »

Cette même année 1804, la forêt entame une existence autonome, sans aucun lien avec les ors du château. On l'exploite pour son bois, pour chasser à courre certes, mais elle présente aussi une beauté insolite qui est goûtée pour elle-même. Dès le XVIII<sup>e</sup> siècle (1731), l'abbé Guilbert cite ses paysages remarquables : l'alternance de gorges profondes, de sortes de désert. Des cavernes, des grès, du sable blanc, comme si la mer venait de se retirer. Et puis il y a ces arbres. Des chênes pluricentennaires, qui semblent chuchoter à l'oreille du promeneur. Une identité forte et inspirante.

Étienne Pivert de Senancour, écrivain solitaire et timide, inspiré par les *Rêveries* de Jean-Jacques Rousseau, publie cette même année 1804 un roman épistolaire : *Oberman*. Son héros, un philosophe souffrant, égrène en Suisse, mais aussi à Fontainebleau, une suite de réflexions désabusées sur le monde. « Je trouvai une solitude assez austère comme l'abandon que je cherche », dit-il dans sa lettre XVIII. Oberman, c'est un éternel insatisfait. Un indécis, qui préfère les questions à l'action. Hélas, l'air du temps est aux conquêtes de la Révolution, de l'Empire, aux faiseurs de nations plutôt qu'aux rêveurs. Oberman, trouvant refuge dans la forêt de Fontainebleau, projette sa psyché sur les arbres et les rocs alentour ; il croise « un océan de sable étincelant de feux », puis arrive aux gorges de Franchard.

C'est pour lui le « lieu le plus romantique », « une gorge profonde où l'œil des deux côtés ne voit que rochers monstrueux ». Senancour compare les reliefs de Fontainebleau à une petite Suisse, à laquelle il manque le côté monumental. Cette illusion même attise la quête de paysages de son héros : Oberman cultive un décalage psychique chronique, quasi maladif, avec son temps. C'est ce mal du siècle qu'évoquent Sand et Musset (sorte de dépression) – l'expression du « génie malade ».

À sa sortie, *Oberman* connaît un flop retentissant ! Mais, presque trente années plus tard... Des articles élogieux de Sainte-Beuve (1832) et George Sand (1833), puis la réédition du roman cette même année créent un véritable phénomène de société. Le vieil homme de 63 ans, qui se croyait oublié, en est stupéfait : « Oberman [...], c'est la rêverie dans l'impuissance, la perpétuité du désir ébauché [...]. C'est un chant triste et incessant sur lui-même, sur sa grandeur invisible, irrévéléable<sup>1</sup>... » Chez les jeunes romantiques, c'est un engouement artistique et sensuel. Un vrai bouillonnement de l'âme. Fontainebleau sera aux romantiques ce qu'est Brocéliande aux chevaliers de la Table ronde : une forêt mythique.

Forêt de liberté, certes, mais aussi forêt de perte. En 1833, George Sand emmène son amant Alfred de Musset à Fontainebleau, aux gorges de Franchard. En pleine nuit, clair de lune oblige, Sand raconte que Musset « avait eu une hallucination [...] il avait vu passer devant lui, sur la bruyère, un homme qui courait, pâle, les vêtements

---

1. G. Sand, préface à É. P. de Senancour, *Oberman*, Paris, Flammarion, « GF », 2003, p. 519.

déchirés.» Musset poursuit: « Il a passé en me jetant un regard hébété, hideux, et en me faisant une laide grimace de haine et de mépris. Alors j'ai eu peur, et je me suis jeté face contre terre, car cet homme... c'était moi! »<sup>1</sup>.

## Un nouvel imaginaire, le romantisme

Décus par le présent, nostalgiques du passé glorieux du Premier Empire, les jeunes aspirent à un avenir différent. Mais lequel? Ils sont à la fois perdus – hésitants ou hardis – et très déterminés. Enthousiastes comme désespérés. Certes, la jeunesse est par essence contradictoire... « La société nous a volé notre présent, notre futur », disent-ils. Ils ne s'y reconnaissent pas, ils cherchent par tous les moyens à forger un monde nouveau. Mais, un pied dans le passé et le second dans un futur hypothétique, le présent leur est très douloureux. Pour l'oublier, certains s'abîment dans le libertinage. D'autres dans l'alcool ou dans l'opium, qui est très tendance... L'art aussi, bien entendu. Ou une vie de dandy pour ceux qui en ont les moyens, comme Alfred de Musset. Et plus tard Baudelaire.

Cette jeunesse est en quête de sens. Rebutés par une époque (déjà) très matérialiste, étranglés entre l'argent roi et les conventions sociales étouffantes, les jeunes de 1830 rêvent de vivre au gré de l'inspiration. Vivre l'amour, oui; les passions. Exalter les élans de la Nature, de la liberté, en réaction à une société sclérosée, jugée hypocrite. Ces jeunes ne craignent pas de provoquer et de s'afficher. Les

---

1. G. Sand, *Elle et lui*, Genève, Fernier, 1969, p. 77-83.



membres du mouvement Jeune-France scandalisent, brocardent volontiers le bourgeois conservateur et choquent par des tenues extravagantes inspirées de la Renaissance. Ce faisant, ils offrent une liberté de ton très nouvelle et se libèrent de nombre d'interdits sociaux – ceux du langage, ceux des mœurs. Ceux de l'art. Ceux d'un monde frileux. Nous sommes toujours les héritiers de ces mouvements, contradictoires et créatifs, qui ont fait la société française.

## **Franz Liszt et Fontainebleau**

*Oberman*, ses doutes et sa forêt, inspirent alors un jeune musicien, le compositeur Franz Liszt, âgé de 22 ans en 1833. Sous le choc du livre, Franz esquisse alors une *Vallée d'Oberman* pour piano. Liszt – après le violoniste Paganini –, c'est le premier musicien superstar. Paillettes, fan-club et foules en délire. Précédé et suivi partout d'une cohorte de groupies, Liszt met en scène son corps au piano, qui est alors l'instrument montant. Un instrument iconique lui aussi, indispensable à la traduction des sentiments, prisé de la bourgeoisie. Marqueur de l'ascension sociale. Or, au piano, le jeune Liszt est tout sauf « convenable » !

Au contraire des pianistes raides d'antan, impassibles, Liszt théâtralise son jeu. Il improvise, il grimace ; il se tortille. Il souffre dans de sombres harmonies. Ses mains se soulèvent, puis s'abattent sur le clavier, telle la griffe de l'aigle. À ce choc, le piano casse souvent des cordes. Puis tout à coup viennent de suaves arpèges, son visage s'éclaire, et s'illumine de joie. Mais le voilà qui se couche presque

sur l'instrument. Il semble poursuivre les démons dans des profondeurs souffrées. Liszt descend aux tréfonds de l'âme. Il va même voir des condamnés à mort avant leur exécution, pour se pénétrer de sentiments extrêmes. Mais bientôt (heureusement) le magicien se relève. Victorieux sur son clavier, dépassant les troubles, les doutes, les angoisses d'Oberman. Liszt tourne alors son regard ardent vers le ciel. Des accords triomphants résonnent. C'est la quête de l'idéal, une sorte de paradis céleste ou terrestre. Tout un art du mime, cinématographique avant l'heure. Mort et rédemption.

Sa mise en scène digne d'un rocker, servie par un physique de top-modèle séducteur, soulève les foules. Liszt déclenche les passions féminines (très nombreuses). On s'évanouit, on rêve de reprendre vie... dans les bras du beau Franz. Cet érotisme de légende – tout à fait assumé – est associé à son génie musical. Liszt devient une icône ; c'est l'empereur – chevalier – conquérant fougueux du clavier. Or Fontainebleau, avec ses rochers, ses déserts, ses chaos, ses gorges profondes, sa diversité, sa disparité, ses contrastes, ses ruptures, sa fantaisie, c'est tout cela à la fois. La recherche exacerbée du fantastique, mais aussi le réconfort au sein de la Nature. Les arbres y sont tordus mais fiers, son aspect étrange est propice à l'exaltation comme à la rêverie.

Dès 1849, un train va parcourir les 60 kilomètres qui relient la forêt à la capitale. Fontainebleau devient le reflet du siècle, associé aux débuts du tourisme et à l'émergence de la société de loisirs.

Au début d'octobre 1840, Liszt passe quelques jours avec sa maîtresse Marie d'Agoult à Fontainebleau. Une courte pause appréciée dans sa vie de globe-trotter. Déjà

reparti sur les chemins d'une tournée, ce 19 octobre 1840, il écrit à Marie : « c'est la première fois que nous nous quittons sans déchirement ni angoisse. Je ne puis penser que ce n'est là qu'un simple accident, un hasard... » Marie lui répond : « Que je suis heureuse que vous vous souveniez doucement de Fontainebleau ! J'aime à penser que là, si près de Paris, nous retrouverons toujours un lieu chéri [...]. Fontainebleau, Franchard, Oberman [...] ! Marie redevenue votre Marie avec plus d'abandon et de sincérité que jamais ! »

## Une forêt ! Oui, mais pour quoi faire ?

À première vue, la lutte pour la forêt de Fontainebleau semble étrangère à cette *love story* faite de liberté et d'émois. Pourtant elle s'annonce. Elle est déjà là, indissociable de ces remous furieux entre quête de l'idéal, tourisme et exploitation forestière. Bientôt on ne défendra pas les arbres seuls, mais aussi un certain état d'esprit, contre les réalités de la gestion d'un domaine.

Car aux yeux de l'État, de la République ou d'un souverain, une forêt n'est pas que belle. Elle doit aussi rapporter. Oui, mais rapporter quoi ? Du bois, des animaux ; la chasse, du tourisme, de la botanique. Du rêve ? En 1840, nous sommes en effet à la croisée de ces choix. Fini, les effrois de la forêt médiévale. Fini aussi, la forêt raisonnée et alignée d'un Colbert, d'un Louis XIV, productive mais majestueuse. D'ailleurs, Fontainebleau, avec son sol pauvre, hérissé de rochers, ne s'y prête guère.

Pillée à la Révolution, la forêt est en lambeaux. Il faut lui trouver une autre destination. Inscrite sur la liste civile du roi, elle doit être exploitée. La toute jeune école des Eaux et Forêts de Nancy, créée en 1824, a quelques idées là-dessus : alterner coupes rases et coupes sombres. Et valoriser le terrain. Valoriser ? C'est-à-dire abattre les arbres décrétés sans valeur, planter sur ces landes désertes. Planter des conifères par centaines de milliers, des pins sylvestres résistants au gel, et de bon rapport. Qu'importent alors ces petits métiers qui vivent de la forêt ; les humbles qui, dans la lande, ramassent la bruyère pour faire des litières ou se chauffer. Ceux qui cueillent les fougères, pour emballer les raisins. Terminée, la cueillette de la canche, sorte de jonc recherché pour faire sécher les fromages de Brie. Ou le ramassage des épines pour faire des clôtures.

Pour l'heure, ce sont surtout ses chaos de grès qui fascinent les promeneurs, ses déserts sableux émaillés d'arbres et de modestes plantes. Toutes choses improductives. On y voit des troupeaux de chèvres, de moutons, de vaches y pâturer. Pas moins de 15 000 bêtes au xvii<sup>e</sup> siècle, environ 1 100 en 1850. Un petit monde rural, simple, épargné par les agitations et les miasmes de la capitale. Les artistes viennent y trouver le repos de l'âme.

Même si Jean-Jacques Rousseau ne semble pas s'être attardé outre mesure en forêt de Fontainebleau, son esprit plane sur cette Nature. À la fin du xviii<sup>e</sup> siècle, Rousseau a prêté une sorte d'esprit au végétal. Son opéra *Le Devin du village* a été créé au palais de Fontainebleau, devant la Cour en 1752. Sans plus. Mais Rousseau, dans ses *Rêveries du promeneur solitaire*, a exalté la vision sensible de la nature. Une révolution de la sensibilité, celle-ci, précédant de peu



Cet ouvrage a été composé par IGS-CP